

Les noms propres

Denise Desautels

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desautels, D. (2001). Les noms propres. *Moebius*, (90), 23–26.

DENISE DESAUTELS

Les noms propres

*Aujourd'hui maman est morte.
Ou peut-être hier, je ne sais pas.*
Albert Camus

1.

Elle aimait les voyages: les impressions, les photographies et les souvenirs de voyage. D'ailleurs, elle a toujours aimé se souvenir, toujours préféré le souvenir, j'allais écrire: le regret, à l'événement lui-même. Comme si le présent, objet perdu d'avance dont il ne lui serait jamais possible de faire le deuil, elle le savait, n'avait été pour elle que matière informe, insensée, inutilement vécue, inutilement douloureuse, à laquelle seul le temps finirait un jour par donner une vie autre, une part à la fois métamorphosable et supportable d'existence. Un certain sens a posteriori. Comme si devenu objectivement souvenir, l'événement avait pu enfin se montrer tel qu'il était dès l'origine, sans camouflage, c'est-à-dire pure mélancolie. Elle racontait ses voyages, ou plutôt des bribes de voyages, avec cette conscience à fleur de peau qui suit inévitablement l'aveu, insistant, avec excès parfois, sur les noms propres, noms de villes et de villages, de monuments et de musées, de rues, de restaurants, de cafés, d'hôtels, les répétant, chaque fois plus sonores, afin de les graver au fond de son crâne, refusant, obstinée, leur effacement même passager de sa mémoire.

*

Car les noms propres, avec leur étrange texture dépaysante, déliaient sa langue, la faisaient amoureuse et permettaient ainsi l'avancée du souvenir, puis son lent déroulement, ponctué d'hésitations et de reprises, de pirouettes et de rêveries diverses sur le fil alangui de la conversation. Car les noms propres étaient la voie d'accès à des événements qu'on avait pu croire achevés à l'instant où l'avion, une

fin d'après-midi d'avril ou d'octobre, avait atterri à Mirabel, mais qui, en fait, s'étaient vite rassemblés, avant même l'ouverture des portes – pour les derniers venus s'entend – dans un coin de son cerveau. Dociles et muets, les événements, dans l'attente de leur premier surgissement. Qui ne tarderait pas à se produire, elle le savait. Puisque le présent, par définition, passe, que ses fragiles secondes ne s'attachent nulle part. À peine descendue de l'avion, elle se retrouvait toujours loin du dernier voyage, avec dans la bouche ce goût, qui chaque fois l'envoûtait, pour ces associations trop longtemps inédites, lui semblait-il, de voyelles et de consonnes, qui au moindre signe viendraient à sa rescousse.

*Mardi, au lever du soleil, j'ai vu un ciel bleu,
magnifique, et je me suis réjouie, comme si on
voulait célébrer ton arrivée avec bonheur, et j'ai
su que tu étais bien. [...]*

Ta petite nièce Diane

2.

Ce mardi matin, 13 février, maman est morte depuis une dizaine d'heures environ, partie pour son ultime voyage, quand ma petite sœur d'enfance, la petite fille de la sœur de ma mère – celle qui a longtemps partagé ma vie, et ma maison, et ma chambre, dans ce passé inoubliable –, devenue grande et mère à son tour, choisit d'écrire à sa tante pour lui souhaiter bon voyage. À la manière d'une vraie petite fille, c'est d'ailleurs ce qu'elle dira deux jours plus tard dans la chapelle ardente, ses joues empourprées par le souvenir. Elle choisit volontairement les mots et la lettre, et ses doigts émus glissent sur le beau papier, parmi les empreintes de violet et de rose, elles-mêmes encerclées de photographies où l'on voit, chaque fois enlacées, la nièce – qui va grandissant de l'une à l'autre – et la tante. Cela m'émeut. Moi, l'enfant à la mère mélancolique, l'enfant marquée par cette tare héréditaire, devenue grande un jour bien malgré elle. Celle qui a pris l'habitude, à ce qu'on dit, de trouver les mots – certains agencements, du moins – qui font sens; celle qui voyage beaucoup, avec l'espoir de découvrir ailleurs un remède à sa mélancolie;

celle qui revient; celle qui repart et chaque fois revient, avec son lot d'images fortes et quelques noms propres qu'elle n'arrive pas facilement à retenir – quelque chose en elle résiste à cette mémoire; celle qui ne sait plus où s'arrête sa quête ni où commence le bout du monde et de son désir; celle qui, ailleurs ou ici, finit toujours par baigner dans ses larmes, elle n'y peut rien. *La femme qui pleure*, c'est elle, Jacques Doillon ne l'a pas inventée. Elle pleure comme on mange, comme on dort, par nécessité, par plaisir. Elle a pris très tôt l'habitude de vider ainsi son corps de ses monstres, voilà tout. Après, elle les observe, qui bougent, parfois se ruent les uns sur les autres, parfois se rassemblent, de connivence, autour de sa paume. Sans noms propres, encore anonymes, les petits monstres attendent, emmêlés aux phalanges gauches de cette femme soudain silencieuse, le moment de leur entrée dans le poème. Le temps passera tout près de la main. Puis les mots viendront, ramassés, un par un, près d'un cimetière ou d'un tombeau, ils avanceront sur la page comme sur un linceul, avec l'espoir qu'une certaine lumière advienne un jour. Que les monstres s'adoucissent devant elle.

*Impossible de te joindre, aujourd'hui. Tu ne
réponds pas. Pourtant c'est dimanche.
D'ordinaire, à cette heure-là [...].
Ainsi tu ne réponds plus.*

Françoise Ascal

3.

Plus jamais tu ne répondras. Plus jamais tu n'appelleras. Je reviendrai de voyage – car je reviens toujours, tu le sais –, sans que tu ne te sois inquiétée, sans ta voix faussement rassurante, ta voix dans laquelle se mêlaient curiosité, candeur et tristesse, ta voix qui, ces derniers temps, n'osait plus rien exiger de moi, *tu me raconteras tout... quand tu viendras*. Or, tu l'avais remarqué, je venais moins souvent, ces derniers temps, je me protégeais contre le retour toujours possible de nos vieilles habitudes. Mais ton *quand tu viendras* faisait resurgir en moi un regret inavouable, oui, rappelle-toi: le souvenir plutôt que le présent, le plus souvent intolérable. Intolérable, c'est mon mot et non le tien. J'ai souvent eu l'impression, lorsque j'allais te rendre

visite plusieurs fois par semaine, que le temps ne passait pas – ses secondes s'alourdissaient –, que, si je n'étais pas sur mes gardes, tu pourrais me reprendre en toi; à mon insu, m'avalér. Chacun de tes mots voyageait si facilement en moi, rempli de cette douceur trouble contre laquelle je ne pouvais rien d'autre que le retrait. D'une certaine manière, je t'ai fuie, me faisant plus discrète au moment où ta vraie mort sournoisement avançait. Mais il y en avait eu tant d'autres, rappelle-toi, tant de morts à répétition qui nous tuaient à petit feu, toutes les deux. J'ai cru un jour – et cela m'a effrayée – que tu serais immortelle. Je me serai trompée. Ton ultime petit souffle, pourtant coupé des précédents par une longue minute, si volatil, a eu lieu. À quand remontait ton dernier voyage? J'ai oublié. Dix ans, quinze ans? Tu as vécu tant de morts et de résurrections depuis ce dernier atterrissage à Mirabel, une fin d'après-midi d'avril ou d'octobre, que j'ai tout oublié. Toi, tu t'en souviendrais. Il y a à peine deux semaines, tu t'en souvenais encore, et les noms propres continuaient au moindre signe de venir à ta rescousse. Oh! il est parfois arrivé que l'un d'entre eux t'offre un peu de résistance, mais il a toujours fini par céder. Moi, de mon côté, je te racontais San Francisco, Londres, Venise, Bergen, Bruxelles ou Strasbourg, souvent le lendemain de mon retour, en essayant d'en retenir quelques-uns de force pour ne pas te décevoir, pour te voir sourire, pour que d'anciens remontent, si réels, si vivants en toi. J'entrais ainsi, par le biais de certains noms propres, dans ce petit coin retrouvé de ta mémoire.